

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 31 OCTOBRE ET DIMANCHE 1^{ER} NOVEMBRE 2015



La romancière, dramaturge et comédienne Ann-Marie MacDonald

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Parfum de cèdre, parfum de Rose

Après dix ans de silence, Ann-Marie MacDonald boucle un triptyque avec *L'air adulte*

Elle y aura mis quatre ans d'écriture, après une dizaine d'années de silence depuis son dernier roman, *Le vol du corbeau*, publié dans la foulée du succès international d'*Un parfum de cèdre*, traduit en 19 langues. Son troisième livre était fort attendu. Avec *L'air adulte*, Ann-Marie MacDonald boucle un triptyque aux personnages intenses, voire plus vrais que vrais. Et un *trip* typique aux sources de l'être.

DIANE PRÉCOURT

Elle s'est pointée à notre rendez-vous des patins sur l'épaule. Aurait-elle fait le trajet sur roues alignées en plein centre-ville bouchonné, elle qui semble bien rouler sa bosse à bonne allure? Mais non, elle venait simplement d'en faire aiguïser les lames, couvertes d'un tissu. C'est que l'auteure Ann-Marie MacDonald touche du hockey dans une équipe féminine à Montréal. «Sans obligation de performance, tout de même!» précise-t-elle.

Ce loisir lui permet manifestement de s'aérer l'esprit, entre ses devoirs de mère au foyer et de présence auprès de parents vieillissants. Des impératifs qui l'avaient poussée à mettre sa carrière en veilleuse le temps que grandissent les enfants, et ainsi de laisser sur la glace la réalisation de son petit dernier, *L'air adulte*. Dans lequel l'héroïne, Mary Rose MacKinnon, auteure de livres jeunesse, fait une pause professionnelle pour s'occuper des bambins. Et se trouve en instance d'écrire son troisième bouquin...

«Je n'ai réalisé que plus tard l'analogie des situations, dit-elle. C'était probablement inscrit dans mon inconscient, comme bien des éléments qui finissent par construire une œuvre.»

Ann-Marie MacDonald se consacre rituellement à de longues recherches avant

de se mettre à la page. Cette fois, cependant, pour déjouer la course du temps, elle s'est inspirée de son quotidien, son environnement, sa famille. Et d'elle-même.

Les ingrédients

«J'ai décidé de travailler avec mon propre moi», explique l'auteure dans l'une de ses envolées gestuelles, avec les «ingrédients» qui m'entourent. Comme on composerait un repas à partir de ce qu'il y a dans le frigo.» Ironie d'une décision: «Et j'ai pensé que ce serait plus facile. Au contraire, l'exercice a été plus laborieux à cause justement de ce plongeon dans mon intimité.» Un plongeon qui, pendant le peu de temps qu'elle avait pour coucher les mots, pouvait même perturber la concentration.

Mais, avec une intériorité aussi marquée, renonce-t-on à raconter une «histoire»? A la fiction pure? «Toutes les histoires impliquent une immersion individuelle. La ligne entre fiction et mémoire reste floue. C'est l'espèce de brouillard du processus créatif, dans lequel il y a toujours un mélange d'invention et de réel. Moi, comme artiste, je suis le canal. Le défi, c'est d'articuler ensuite les personnages pour les rendre universels. Ainsi, je devais me détacher de mon héroïne, pour tant calquée sur ma vie, pour la faire évoluer dans un univers parallèle, là, justement, où intervient le roman.»

Tenez, cette Mary Rose de *L'air adulte*, une grande anxieuse, stressée, angoissée, une hypocondriaque finie: «Elle est quand même typique de notre époque. Un peu extrême, mais elle existe.»

Le numéro 3

Ce livre, il lui «fallait» le réaliser. Et il y danse des bijoux de métaphores — comme d'ailleurs en entrevue. Sur la mammographie, d'un ton drôlement railleur, elle écrira: «la presse à paninis». Le rire crépitant de sa petite Maggie? Il «rappelle le son d'un paquet de Chiclets». Alors que pleurer, c'est comme «vomir avec ses yeux». Le style d'Ann-Marie MacDonald jette un défi aux traducteurs (voir l'encadré).

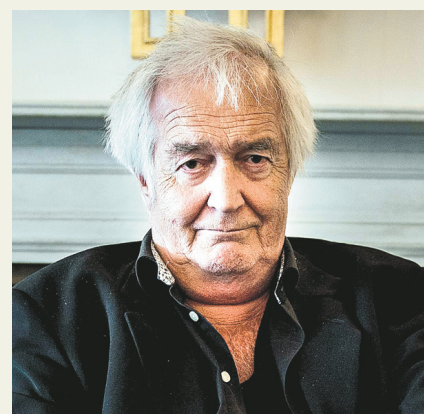
Le roman coule sur sept jours de vie quotidienne en 420 pages. Sept jours? «Mine de rien, il se passe tellement de choses en 24 heures. J'avais envie de raconter l'histoire d'une femme pour qui tout semble mécanique de l'extérieur, mais qui bouillonne à l'intérieur. Derrière un «Hello! Ça va?» peut se cacher un drame, un grand bonheur, une tragédie grecque!»

Un triptyque, donc. Ce numéro trois si symbolique dans plusieurs cultures et religions: «La Trinité, le triangle, la trilogie, c'est important dans la création artistique.»

Et maintenant? «D'abord, la délivrance de la publication. L'écriture d'un livre exige une préoccupation de tous les instants, une relation profonde avec les personnages, puis il échappe à l'auteur, appartient aux lecteurs, même sa propre existence.» Elle revient encore et encore sur cette libération.

En particulier pour *L'air adulte*, dont elle a achevé les dernières corrections parmi des boîtes de carton: «J'ai commencé mon roman dans un quartier de Toronto pour le

VOIR PAGE F 3 : PARFUM



Le testament et les derniers mots d'**Henning Mankell**

Page F 4



Souvenirs de **Pasolini**, 40 ans après sa mort

Page F 5

POÉSIE

Fernand Ouellette, passionné

HUGUES CORRIVEAU

À l'occasion de la parution de ses *Avancées vers l'invisible*, Fernand Ouellette, 85 ans, qui porte beau et montre l'apparence d'une jeune soixantaine, reçoit *Le Devoir* chez lui, dans l'un de ses quatre bureaux de travail — un par genre littéraire —, bibliothèques pleines murs et tableaux fascinants en prime. Il écrit toujours dans un fauteuil de cuir rouge, sur une tablette, des textes qu'il retranscrit à l'ordinateur. Rituel d'une sage tranquillité.

D'emblée, Fernand Ouellette parle des autres: de son amitié avec Henry Miller, de ses rencontres aussi avec Lawrence Durrell, René Char, Chagall, mais surtout Pierre Jean Jouve, pour qui il a une grande admiration. «J'ai envoyé à Jouve mes premiers poèmes, à 23 ou 24 ans», avoue-t-il.

On aborde alors ces *Avancées vers l'invisible*, recueil de plus de 350 pages, écrit sous le signe de la maladie de son épouse, Lisette. «J'ai commencé ce livre en janvier 2013, et je l'ai poursuivi pendant la maladie de ma femme, maladie qui est apparue en mai. Poursuivre cette écriture a été un recours pour moi. J'ai d'ailleurs inséré, à la fin du recueil, vingt et un poèmes qui parlent expressément de cette mort.» On ne s'étonnera pas de la proximité de l'invisible qui parcourt ce livre. Ces poèmes, remarquables à plus d'un titre, sont une ode évoquant les *Élégies pour l'épouse en-allée* d'Alfred Desrochers, qui, sous un tout autre ton, avait su magnifier l'importance de l'amoureuse.

La mort et la musique

Nous abordons aussi et sans retenue la mort de son fils, qui fut pour lui si bouleversante. Il rappelle d'emblée que «*Chloé Sainte-Marie*

VOIR PAGE F 2 : OUELLETTE



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR
Le poète, romancier et essayiste Fernand Ouellette

PAMPHLET

Vœux de pauvreté

Pierre Lefebvre signe sept récits de résistance au capitalisme

ALEXANDRE CADIEUX

Les lecteurs de la revue *Liberté* connaissent la verve de son rédacteur en chef, Pierre Lefebvre. C'est d'ailleurs dans les pages de ce périodique que sont d'abord parus plusieurs des textes formant le recueil *Confessions d'un cassé*, que celui qui a également signé deux pièces de théâtre lançait cet automne.

Les sept chapitres de cet ensemble de réflexions forment une sorte de « biographie socio-économique » livrée dans le désordre. Les rapports problématiques du narrateur avec l'argent remontent si loin qu'ils constituent pratiquement une condition ontologique à son existence sur Terre. Sa pauvreté, assumée, relèverait moins d'un choix politique que d'une forme d'allergie violente. Ce n'est pas par alignement idéologique sur la simplicité volontaire que ce cassé-ci reste cassé, mais bien plutôt parce que se considérer lui-même comme une « res-

source humaine » lui induirait des angoisses et tremblements bien pires que ne le fait la crainte de ne pas arriver à joindre les deux bouts.

Le défi de la colère

Il n'y peut rien, donc. Il est comme ça, refusant de se trouver courageux et parsemant ses monologues de petits aveux peu glorieux. Il n'en demeure pas moins que les *Confessions* de Pierre Lefebvre se lisent comme une véritable critique, quotidienne et intimiste, du capitalisme triomphant, les observations de l'auteur s'articulant comme le récit d'une résistance tout aussi quotidienne et intime, mais épuisante aussi: « *Le défi le plus tenace du désargenté est [...] d'avoir à longueur de journée à canaliser sa colère vis-à-vis d'une violence donnant l'impression d'arriver de partout et de nulle part à la fois.* »

Ses piètres performances sur ce qu'on appelle « le marché de l'emploi » sont à cet égard exemplaires d'une désobéissance maligne: « *C'est*

peut-être mon vieux fond catholique, mais l'éthique protestante du travail, j'ai toujours trouvé ça épais. À salaire minimum, j'ai toujours travaillé au minimum, même et surtout quand il m'était possible d'en faire plus. » Le seul poste sérieux — lire: avec un salaire annuel de 80 000 dollars — qu'il aura occupé, il le quittera après un mois seulement: « *Chose certaine, j'ai sans doute scrapé là mon ultime chance d'appartenir à la classe moyenne.* »

On retrouve l'auteur dramatique dans cette langue assez vivante et sans trop de fioritures. On peut souligner à cet effet que plusieurs de ces confessions sont passées par la scène, à l'occasion de cabarets littéraires par exemple, et que l'une d'elles figurerait au programme du spectacle *Tout ça m'assassine* (2011) de Dominic Champagne. En subsiste une sorte de franchise dans l'adresse directe au lecteur.

Fieffé communicateur, Lefebvre parvient également à croquer de sa plume figures et saynètes à la fois joyeuses et

pathétiques. Les superbes victimes de ce talent sont Jean-Claude Gingras, l'ex-proprétaire véreux, avec « *sa tête trop ronde de futur vieux beau* », de même que l'avocat dont ce dernier se flanque pour sa comparution larmoyante à la Régie du logement: « *Un grand fouet aux cheveux comme au costume gris, même le rouge de sa cravate n'arrivait pas à créer une impression de couleur dans cette affaire-là.* »

Si toute résistance peut sembler dérisoire, Pierre Lefebvre se poste légèrement en marge du monde pour éclairer la course folle de ce dernier, source d'une certaine apathie collective. Le tout servi avec un humour grinçant et ravageur, mais sans cynisme.

Collaborateur
Le DevoirCONFESSIONS
D'UN CASSEPierre Lefebvre
Boréal
Montréal, 2015, 168 pages

OUELLETTE

SUITE DE LA PAGE F 1

chante le poème Auréolé, écrit à propos de cet événement tragique. » Dans la partie des *Avancées* intitulée *L'Absent* et consacrée à ce fils suicidé, à l'amour qu'il lui porte, il écrit: « *Mon être oscille entre la joie / Et l'obsession de l'abîme.* » Ces deux mots résumant l'ensemble de l'œuvre en marche. Il précise pourtant: « *L'image la plus obsédante pour moi serait*

le levant, l'aube et la lumière. » Ce que confirme un très beau vers de son recueil précédent *À l'extrême du temps, « ici allant avec le risque de l'espérance »*. Il compare le travail qui en découle à un ouvrier qui casse la pierre noire pour en faire ressortir les pépites.

Ouellette fait alors entendre *Le chant de la pierre*, œuvre de musique contemporaine pour deux voix et cornemuse composée à partir de certains de ses poèmes choisis pour leur rugosité par le français Philippe Leroux. Dans sa salle de

musique, le moment est magique, Fernand Ouellette est en parfait accord avec ce privilège de voir ses textes rehaussés par les sons, lui qui a tant travaillé avec des compositeurs depuis 1960, dont Gilles Tremblay. « *Ma mère était professeure de piano, mon père, bien qu'ébéniste, jouait du violon. Dès l'adolescence, j'ai été mis en contact avec la musique, avec Beethoven entre autres, vous voyez.* »

Devant l'envergure de son œuvre poétique, Ouellette se questionne quant à la qualité intrinsèque qui la guide. « *Plus de deux mille poèmes depuis l'Inoubliable [2005], ça paraît beaucoup, mais ce qu'il faut chercher c'est le poème, celui jamais atteint, sa densité.* »

Le mot « transfiguration » traverse son travail, mène cette recherche d'une transformation profonde. « *Ce mot est un des trois piliers de mon livre Dans l'éclat du royaume [1999]. Pour moi, la transfiguration est une nécessité vitale comme poète. On transfigure les mots qui sont des stratifications de sens. Elle leur donne une irradiation qui est insoupçonnée. On devrait lire un poème comme on écoute une musique, comme on regarde un tableau. Voir la lumière de ce qui apparaît.* »

Si on le questionne sur l'importance des prix, il parle plutôt de son désir que les poètes québécois soient mieux reconnus à l'étranger, nomme le peu de ces auteurs présents dans la collection « Poésie » de Gallimard, regrettant en cela l'absence du rayonnement international de la poésie d'ici.

Quant à la poésie actuelle, il en souligne le manque de vision, l'horizontalité. « *Ce que devraient comprendre les jeunes poètes, ce n'est pas l'importance du droit d'auteur, mais bien la qualité des rencontres qu'une publication peut provoquer.* » Il est rebuté par leur réalisme trop souvent primaire. « *Pour moi, le vrai travail poétique est la verticalité. C'est un autre monde. Je suis tourné vers la vie plus abstraite, plus intérieure.* » Il persiste: « *Je considère que la poésie doit être dans une liberté*

Deuil (à Lisette)

Sur le chemin où l'esprit se risque,
Il ne prend que des roses pour repères,
Des roses qui ont traversé la mort;
Ou bien des sourires scintillants de l'unique.

Je garde vif
Tout ce qui se renforce
En passant par les lèvres,
En s'élevant du souffle.

Le deuil est le lieu
Des mots d'hier qui se rassemblent
Pour se donner à la vraie lumière,
Sans quoi le temps qui me porte
Prend un détour
Par l'infini pour mieux se dissoudre.

Fernand Ouellette

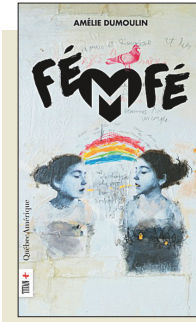
totale, et elle ne doit pas savoir où elle va ni ce qu'elle va dire. »

Après avoir dérivé de Celan à Marteau, revenant à ses deux derniers livres, dont les titres sont d'une extrême lucidité, il n'hésite pas à nommer « *une progression vers l'adieu. Si on regarde l'Inoubliable ou L'abrupte, on saisit que je dois amorcer une ascension intérieure, qui se poursuit avec À l'extrême du temps et Avancées vers l'invisible. Je crains pour l'instant d'écrire, comme s'il était trop tôt après eux. Il ne faut rien précipiter non plus en poésie.* »

Il confie: « *J'ai écrit un seul poème depuis la fin des Avancées, soit le jour de l'anniversaire de la mort de ma femme. Il s'intitule Deuil.* » Cet inédit, écrit le 17 septembre dernier, Fernand Ouellette l'offre aux lecteurs du *Devoir*.

Collaborateur
Le DevoirAVANÇÉES
VERS L'INVISIBLEFernand Ouellette
L'Hexagone
Montréal, 2015, 376 pages

LA VITRINE

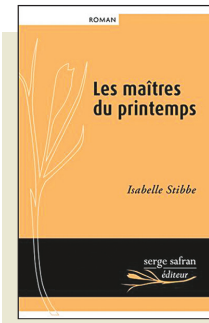


ROMAN POUR ADOS

FÉ M FÉ
Amélie Dumoulin
Québec Amérique
Montréal, 2015, 232 pages

Malgré son nom qui fait penser « à une pitoune légère », Fé, 14 ans, résidante du Mile-End, se trouve « *dodue et zéro gracieuse* », même si son meilleur ami l'assure qu'elle est belle « *pour une grosse* ». Quand elle rencontre Félix, une jeune coiffeuse stylée de 16 ans, Fé est tournée vers elle. Force lui est de reconnaître, rapidement, que sa fascination pour cette autre Fé relève bel et bien de l'amour. Par chance, la réciprocité est au rendez-vous. Charmant roman d'amours adolescentes, ce *Fé M Fé* explore les malaises engendrés par cette idylle au féminin sans jouer la carte tragique. Bonne idée. La Fé narratrice, qui s'étonne même que sa mère ne fasse pas un plat de son amour pour une fille, est bien un peu mêlée sur le plan identitaire, mais pas vraiment plus que la plupart des ados. L'amour homosexuel, semble dire la romancière issue du milieu théâtral, c'est encore de l'amour, tout simplement. Teinté par une touche d'oralité — la narratrice néglige le « ne » de la négation, par exemple —, ce roman a une belle vivacité, mais ses personnages secondaires manquent d'étoffe et sa conclusion déçoit, en accordant de la crédibilité au phénomène de la voyance. Les ados n'ont vraiment pas besoin de se faire bluffer par de semblables sornettes.

Louis Cornellier



ROMAN FRANÇAIS

LES MAÎTRES DU PRINTEMPS
Isabelle Stibbe
Serge Safran
Paris, 2015, 181 pages

Aubange est une véritable commune belge, autrefois riche de la sidérurgie. Florange existe aussi. Mis en avant de l'actualité par les hommes politiques qui y ont fait campagne, la désindustrialisation y règne. Aubange est un village imaginaire de Moselle, déserté par ces mêmes hauts-fourneaux, dans le roman d'Isabelle Stibbe. On y suit de près ces régions en voie de paupérisation, maintenues sous respiration artificielle par l'assistance sociale. Née en 1974, après *Bérénice 34-44* (Livre de poche, couronné de neuf prix littéraires en 2014), Stibbe, connue aussi des grands théâtres parisiens, raconte ce qu'y furent les combats ouvriers. *Les maîtres du printemps* a un ton: « *Ce que sera la suite. Y en aura-t-il une seulement. Ne vaudrait-il pas mieux se coucher et en finir tout de suite plutôt que voir ça, subir ça, cette mutilation, ce goût de mort, leur vie qu'on leur arrache, l'espoir, nid de fines brindilles où ils déposaient leur foi, tout ce qui jusque-là les faisait tenir droit.* » D'un récit efficace, classique et rythmé, elle suit les avanies du capitalisme triomphant.

Guylaine Massoutre



ESSAI

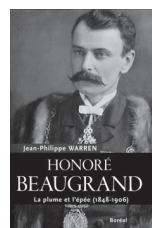
LES LIBÉRAUX
N'AIMENT PAS LES FEMMES
Aurélie Lanctôt
Lux
Montréal, 2015, 128 pages

« *Dans les faits, l'austérité affecte l'ensemble des citoyens, mais c'est encore pire pour les femmes* », lance la jeune intellectuelle Aurélie Lanctôt dans ce bref essai très efficace. Critique solidement argumentée de la politique d'austérité du gouvernement Couillard, ce livre montre d'abord que l'obsession de l'équilibre budgétaire, qu'on se propose d'atteindre uniquement par des compressions dans le secteur public, est une trahison du rôle émancipateur de l'État et nous enferme dans une conception platement comptable du monde, qui tue la solidarité et le lien social. Il montre aussi, c'est son originalité, que cette politique d'austérité ne sert en rien « *les générations futures* » et accable particulièrement les femmes, plus nombreuses à travailler dans les secteurs public (santé, éducation) et communautaire, et pour qui l'accès au monde du travail, de même qu'à l'égalité, dépend directement de l'existence d'un réseau public de garderies à bas tarifs, collectivement financé. On savait que l'austérité était toxique. Grâce à Aurélie Lanctôt, on le sait encore plus et mieux.

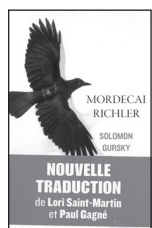
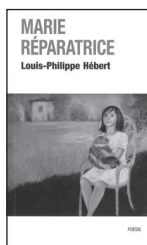
Louis Cornellier

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES
anel.qc.caLIVRES GG
CHEZ NOUS!

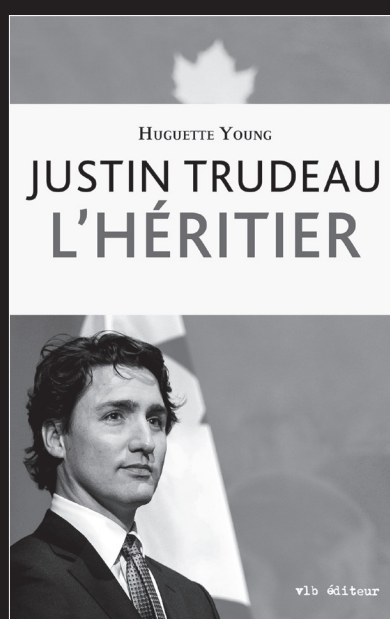
Félicitations à tous les lauréats de langue française des Prix littéraires du Gouverneur général 2015. L'ANEL est fière de compter parmi ses membres toutes les maisons d'édition honorées.

ÉDITIONS ALTO
Romans et nouvelles
Nicolas Dickner,
Six degrés de liberté

LES ÉDITIONS DU BORÉAL

Essais
Jean-Philippe Warren,
Honoré Beaugrand : la plume et l'épée (1848-1906)Traduction (anglais au français)
Lori Saint-Martin et Paul Gagné, *Solomon Gursky*
Traduction française de *Solomon Gursky Was Here*
de Mordecai Richler (Penguin Books Canada)LES ÉDITIONS DE
LA GRENOUILLÈRELittérature jeunesse (texte)
Louis-Philippe Hébert,
Marie RéparatriceLES ÉDITIONS DE
L'INSTANT MÊME ET
DRAMATURGES ÉDITEURSThéâtre
Fabien Cloutier,
Pour réussir un poulet

ÉDITIONS DU NOROÏT

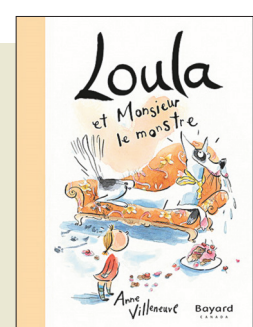
Poésie
Joël Pourbaix, *Le mal du pays est un art oublié*LES ÉDITIONS
DE LA PASTÈQUELittérature jeunesse (livres illustrés)
Patrick Doyon et André Marois,
Le voleur de sandwichesIL A SU SÉDUIRE LE PAYS,
MAIS QUI EST-IL VRAIMENT ?

De son enfance au 24 Sussex à la dernière ligne droite de la campagne électorale, le portrait du nouveau premier ministre du Canada.

vib éditeur
Une société de Québecor Média

LITTÉRATURE

LA VITRINE

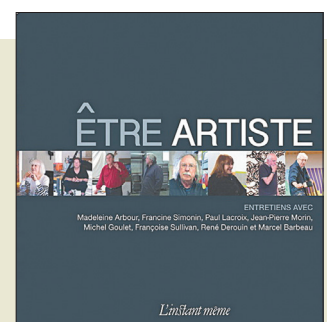


JEUNESSE

LOULA ET MONSIEUR LE MONSIEUR
Anne Villeneuve
Bayard Canada
Montréal, 2015, 32 pages

La sympathique petite Loula vit des moments de grâce avec Monsieur son chien jusqu'au jour où, horreur, elle entend une troublante et désolante conversation dans laquelle sa maman rage contre « ce monstre » qu'elle veut voir disparaître. La fillette comprend tout de suite qu'elle doit apprendre les bonnes manières à Monsieur afin qu'ils puissent continuer à couler des heures paisibles ensemble. Villeneuve nous entraîne alors dans une suite de tableaux relatant tous les efforts de Loula pour éviter le pire : bien se tenir à table, marcher plutôt que courir, se tenir loin des flaques d'eau... autant de leçons ratées. La désinvolture et la légèreté que l'on retrouve dans les aquarelles de Villeneuve s'inscrivent de plein fouet dans la candeur et la folie des enfants. Chaque scène présentée déborde de mouvement et fait fi des cadrages. Les personnages, portés par leur mission, filent droit devant en éclaboussant tout sur leur passage. Voilà un album, troisième de cette série d'ailleurs, que l'on reçoit comme un bouquet de fleurs sauvages : frais, authentique. Plaisir assuré.

Marie Fradette

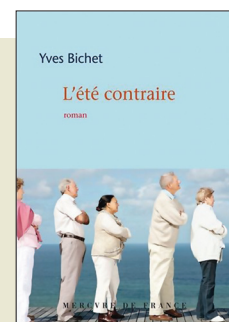


ENTRETIENS

ÊTRE ARTISTE
Entretiens avec huit artistes visuels
par Michel Bois et Alexandre Motulsky-Falardeau
L'Instant même,
Montréal, 2015, 96 pages

Ça se présente comme une série d'entretiens. Comme le résultat de « dialogue[s] en toute liberté », tel que le suggère John Porter en préface. Ça s'avère une suite de monologues orientés. Donner la parole aux artistes, percer le mystère de la création : l'exercice est noble, bien que peu nouveau. Rentrer dans la tête de huit d'entre eux — Marcel Barbeau et Françoise Sullivan, pour les plus âgés, Michel Goulet et Jean-Pierre Morin, pour les plus jeunes, — apporte du contenu, certes. Le hic, ici, c'est la manière de le livrer. Les artistes discutent seuls, au risque de paraître volubiles, accaparants, égocentriques... Le choix de taire les propos de ceux qui ont mené les entretiens, les journalistes Michel Bois et Alexandre Motulsky-Falardeau, se défend, mais pas l'ennuyeux récit autobiographique. L'enrobage empire l'ouvrage, les portraits étant d'une pauvre qualité. En annexe, la « brève chronologie des mouvements en arts visuels depuis 1900 » frôle la banalité et démontre un manque de jugement. L'intention de départ — démystifier l'art — se déploie ici de façon inintéressante.

Jérôme Delgado



LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'ÉTÉ CONTRAIRE
Yves Bichet
Mercure de France
Paris, 2015, 179 pages

Bien beau livre, épuré et sensible, que ce roman polyphonique qui ne dit pas son contenu. L'objet est une maison de retraite pour personnes très âgées. D'une plume lente et délicate, l'auteur évoque le quotidien fait de mouvements infimes, de délicatesses, des bizarreries et misères de ses habitants. Autour du personnel soignant, qui garde et accompagne cinq personnages timides, handicapés, demeurés ou originaux, l'espace littéraire se distribue en touches d'émotion. Ce livre de torpeur et de tendresse tranche sur les sujets graves de la politique internationale. *L'homme qui marche* (Mercure de France) de Bichet, en 2014, était finaliste au prix Femina. *L'été contraire* a des accents ressourçants d'humanité.

Guylaine Massoutre

Causerie

Les guerres de Derrida

Avec

Jean-Michel Rabaté

Animée par

Georges Leroux et Ginette Michaud

Suivie du lancement du livre

Le devenir-juif du poème
Double envoi : *Celan* et *Derrida*

de Danielle Cohen-Levinas

Premier titre de la collection
« Humanités à venir »
aux Presses de l'Université
de Montréal.

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la littérature

Vendredi 6 novembre
19 h 00

Dans le cadre des Conférences
annuelles Jacques Derrida
présentées par le CRILCQ et le
Département des littératures de
langue française de l'Université
de Montréal.

Entrée libre
Réservation obligatoire
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

ESSAI

Pour en finir avec Vin Diesel

DOMINIC TARDIF

« C'est quoi, un homme ? C'est quoi, une femme ? » demande Steve Gagnon à Louis-Philippe, 15 ans, un des 51 adolescents rencontrés dans le cadre d'une enquête plus ludique que scientifique, mais quand même révélatrice, à laquelle il consacre un chapitre de *Je serai un territoire fier et tu déposeras tes meubles. Réflexions et espoirs pour l'homme du XXI^e siècle*.

La réponse de Louis-Philippe ? « Un homme, c'est quelqu'un qui se rase pas, grand, musclé. Pis une femme, c'est, ben, pas un objet, mais quelque chose qu'il faut protéger. » Outre quelques exceptions tantôt saugrenues, tantôt éblouissantes, presque toutes les définitions proposées iront dans le même sens, celui du poil abondant, du muscle saillant et de la force protectrice. Désolant, vous dites ?

Dans une dernière tentative pour trouver en ces garçons et ces filles un peu d'espoir, voici donc Steve Gagnon qui décrit à ses interlocuteurs deux hommes fictifs. L'un est bâti, sportif, multiplie les conquêtes d'un soir. L'autre jardine, est marié, fidèle, prend soin de sa petite fille. Qui est le plus viril ? 92% des jeunes opteront pour le deuxième choix, contredisant par le fait même la description de l'idéal masculin qu'ils avaient d'abord formulé. Un troublant fossé, au fond duquel descend courageusement le comédien et metteur en scène au cours de ce lumineux essai, huitième entrée de la



JOHN SALANGSANG ASSOCIATED PRESS

Les acteurs de films d'action comme Vin Diesel incarnent une expression quasi néanderthalienne de la masculinité...

collection « Documents » dirigée par l'équipe du magazine *Nouveau Projet*. En adoptant une perspective très « non-fiction » à l'américaine, l'auteur emploie tous les outils que recèle son coffre, s'abreuve à l'intime et au social, interroge des ados, oui, mais raconte aussi sa relation avec son père et avec sa blonde, cite des études, arrache au proverbial silence masculin des passages d'un lyrisme forcené. Il faut par tous les moyens tenter de nommer les raisons de cette

« intranquillité » chronique, de cette « révolte noble mais inconfortable » qui tyrannise tant d'hommes autour de lui.

Décoloniser

À l'heure où de plus en plus de voix annoncent et souhaitent la mort d'une représentation binaire des identités de genres, Steve Gagnon se défend bien de vouloir remplacer un modèle unique d'homme par un autre. Une telle vision serait selon lui non seulement

« ennuyeuse, mais dangereuse. »

Dans un des chapitres les moins consensuels de son essai, il ose néanmoins demander : « Dans ce désir extrême d'égalité, dans cette volonté d'homogénéisation, n'écrasons-nous pas parfois, au passage, le relief sain et acceptable propre à chacun [des sexes] ? » Fertile question, qu'il pose surtout pour revendiquer une sorte de droit poétique à défier son amoureux, et qui lui méritera sans doute certaines vives discussions avec des féministes.

C'est donc à une décolonisation de l'imaginaire des hommes qu'en appelle Steve Gagnon, à un vaste ménage de cet espace vicié, depuis trop longtemps hanté par une expression quasi néanderthalienne de la masculinité qu'incarnent des acteurs de films d'action comme Vin Diesel, ces « héros de centres d'entraînement » à qui il adresse une lettre railleuse, mais à qui il tend aussi la main. Et si ces monstres de biceps mobilisaient leurs forces herculéennes non plus pour tenir en place de ridicules statues, lourdes de clichés, mais plutôt pour briser les moules tragiquement étriés dans lesquels trop de garçons asphyxient ?

Collaborateur
Le Devoir

JE SERAI UN TERRITOIRE FIER ET TU DÉPOSERAS TES MEUBLES
Steve Gagnon
Atelier 10
Montréal, 2015, 78 pages

PARFUM

SUITE DE LA PAGE F 1

terminer dans une maison vide à Montréal. La fin d'un cycle. Mon travail est terminé, ce n'est plus un projet personnel. »

Et d'y aller d'un clin d'œil du temps. Toujours lui. « Je suis diplômée de l'École nationale de théâtre à Montréal. Et aujourd'hui, ma conjointe, mon épouse, ma partenaire — nous sommes mariées [comme Mary Rose et Hilary dans le livre...], mais il n'y a pas encore de mot pour ça, soupire-t-elle, — est de l'équipe artistique. »

À lire les œuvres d'Ann-Ma-

rie MacDonald, on la croirait dans une aisance de création. Un leurre de lecteur. « C'est très difficile pour moi d'écrire. Je peux pondre des milliers de pages qui ne verront jamais le jour. »

Délivrée, l'auteure ? Peut-être pour jouer plus souvent au hockey ! Mais, même après son éprouvante création, quelque chose nous susurre qu'elle n'a pas dit son dernier mot.

Le Devoir

L'AIR ADULTE

Ann-Marie MacDonald
Traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Flammarion Québec
Montréal, 2015, 480 pages

La tradition de la traduction

Le triptyque d'Ann-Marie MacDonald amorce sa trajectoire en 1899 et nous mène jusqu'à aujourd'hui. Dès l'époque d'*Un parfum de cèdre* (Flammarion, 1999), alors que la tradition allait aux traducteurs de France pour les ouvrages de l'éditeur au Canada, l'auteure a insisté pour que la version française de son livre soit confiée à des Canadiens francophones. « La compréhension d'une œuvre comporte des références culturelles autant que littéraires », dit-elle. La Franco-Ontarienne Lori Saint-Martin et le Québécois Paul Gagné ont ainsi transposé dans la langue des Tremblays ses trois romans, y compris *Le vol du corbeau* (Flammarion, 2004), et le tout récent *L'air adulte*.



Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 19 au 25 octobre 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

▼ Romans québécois

1	Faïms	Patrick Senécal/Aïre	-/1
2	L'amour au temps d'une guerre • Tome 1 1939...	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean	1/3
3	L'épicerie Sansoucy • Tome 3 La maison des...	Richard Gougeon/Les Éditeurs réunis	-/1
4	La traversée du malheur	Michel Tremblay/Leméac	-/1
5	Souvenirs d'autrefois • Tome 1 1916	Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis	2/2
6	Il était une fois à Montréal • Tome 1 Notre union	Michel Langlois/Hurtubise	-/1
7	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	6/2
8	Madame Tout-le-monde • Tome 5 Ciel d'orage	Juliette Thibault/Hurtubise	3/5
9	Ma vie est entre tes mains	Suzanne Aubry/Libre Expression	4/2
10	Dans le regard de Luce • Tome 1	Pauline Gill/VLB	-/1

▼ Romans étrangers

1	Macabre retour	Kathy Reichs/Robert Laffont	2/2
2	Millénium • Tome 4 Ce qui ne me tue pas	Marc-François Bernier/Édito	1/9
3	Le livre des Baltimore	Joël Dicker/Faliois	3/3
4	La fille du train	Paula Hawkins/Sonatine	4/22
5	Cinqante nuances de Grey par Christian	E. L. James/Lattès	5/13
6	La nuit de feu	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	8/7
7	Amours scandaleuses	Sylvia Day/Flammarion Québec	-/1
8	Seul sur Mars	Andy Weir/Milady	6/5
9	Les assassins	Roger Jon Ellory/Sonatine	7/4
10	After • Tome 5 L'éternité	Anna Todd/Homme	-/1

▼ Essais québécois

1	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	1/3
2	Foglia l'insolent	Marc-François Bernier/Édito	2/5
3	La médiocratie	Alain Deneault/Lux	3/3
4	Le petit Hébert. La politique canadienne...	Chantal Hébert/Rogers	-/1
5	Les libéraux n'aiment pas les femmes	Aurélien Lanctôt/Lux	5/3
6	Ces valeurs dont on parle si peu	Jacques Grand/Maison/ Carte blanche	6/3
7	Le grand retour	John Saul/Boréal	8/3
8	Les baromètres humains	Gilles Brien Wilhelm Pellemans/ Québec-Livres	-/1
9	Les journalistes. Pour la survie du journalisme	Pierre Cayouette Robert Maltais/ Québec-Amérique	-/1
10	Djihad.ca. Loups solitaires, cellules dormantes...	Fabrice de Pierrebouj Vincent Larouche/La Presse	4/10

▼ Essais étrangers

1	Sable mouvant. Fragments de ma vie	Henning Mankell/Seuil	1/2
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	3/2
3	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard	5/36
4	Lettres à mes petits-enfants	David Suzuki/Boréal	4/6
5	Un monde d'inégalités. L'état du monde 2016	Collectif/Découverte	7/2
6	La 6e extinction. Comment l'homme détruit la...	Elizabeth Kolbert/Guy Saint-Jean	2/7
7	Balade avec Épicure	Daniel Klein/ Michel Lafon	8/6
8	Sept brèves leçons de physique	Carlo Rovelli/Odile Jacob	-/1
9	La grande fracture. Les sociétés inégalitaires...	Joseph E. Stiglitz/Les Liens qui libèrent	6/2
10	La chute de la Nouvelle-France	Bertrand Fonck Laurent Veyssières/Septentrion	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

YVON RIVARD

LEMEAC

Exercices d'amitié

« À l'approche de la mort qui arrivera inévitablement, l'écrivain sent le besoin de revisiter son jardin secret et de revoir-relire ses vieux amis disparus, pour leur donner peut-être une seconde existence. [...] Ces exercices d'amitié ne requièrent aucun entraîneur, il suffit d'être curieux, patient, et de vouloir voyager en compagnie des œuvres choisies par l'auteur. »

Jacques Lanctôt, *Le Journal de Montréal*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

© Dominique T. Stultz

LE TESTAMENT D'HENNING MANKELL

Ses derniers mots

Le 29 janvier 2014, le populaire romancier Henning Mankell annonçait publiquement qu'il souffrait d'une tumeur cancéreuse à la nuque et d'une autre au poumon gauche. Il a tenu la chronique de sa maladie dans le quotidien suédois *Göteborgs-Posten* et dans *The Guardian*. Voici la critique de son dernier livre et sa dernière chronique, signée dix jours avant son décès, survenu, à 67 ans, dans la nuit du 4 au 5 octobre dernier.

HENNING MANKELL

Je vais bientôt entamer ma troisième année avec le cancer. J'ai reçu hier à Sahlgrenska mon traitement de chimiothérapie. Par une belle journée d'automne, avec un soleil chaud. En ce moment, je vais chaque semaine suivre un traitement, et ce, jusqu'en décembre. Je reçois de plus petites doses en chimiothérapie qu'auparavant afin de préserver mes reins.

Lors d'une visite précédente, une infirmière m'a parlé d'une autre patiente — appelons-la X —, qui lui a parlé du réconfort qu'elle trouvait dans ce que j'ai écrit pour le [quotidien suédois *Göteborgs-Posten*] sur mon cancer, cette horrible maladie qui est maintenant notre compagnon commun.

J'ai compris qu'elle avait le même type de cancer que moi, mais qu'elle en est plus sérieusement affectée. Une jeune femme, à peine 30 ans.

Par hasard, nous avions un traitement le même jour. Je suis allée la voir dans sa chambre et nous avons discuté. Une belle jeune femme, et ce désir profond de vivre dans les yeux. En même temps, je pouvais lire sa conscience de la gravité de son état.

C'était comme me voir moi-même, il y a presque trois ans, quand on m'a dit que mon cancer était incurable, très sérieux, mais qu'avec des traitements, il y avait espoir qu'il soit chronique plutôt que mortel.

Ce moment où j'ai réalisé que 20 ans plus tôt, je serais décédé après une période de temps relativement courte, mais que la recherche sur le cancer et les nouvelles possibilités de traitement sont de petits contes du triomphe humain, qui nous disent ce que nous pouvons nous attendre quand nous le voulons vraiment. Chaque mois, presque chaque jour, de nouvelles découvertes permettent d'obtenir de



Le Suédois Henning Mankell, décédé le 5 octobre dernier.

meilleures manières de diagnostiquer et de traiter le cancer. Les chercheurs du monde forment une grande équipe. Une équipe gagnante.

Pendant longtemps, je n'ai pas écrit sur la maladie dans le *Göteborgs-Posten*, comme si je n'avais rien à dire. Mais la vérité est tout autre. Même si le cancer n'est plus désormais une condamnation à mort, il reste traître et imprévisible.

A peu près au milieu de l'été cette année, on a découvert un peu par hasard, lors d'une prise

de sang chez le médecin, que tout mon système immunitaire s'était effondré. Le retour à la maison en voiture, prévu, est devenu un transfert en ambulance vers l'hôpital. Le test avait aussi révélé que je souffrais d'une double pneumonie.

Je suis resté à l'hôpital dix jours. Je suis hanté par un souvenir, quand je me suis effondré sur le plancher en voulant me rendre aux toilettes, et que j'ai été incapable de me relever. C'est une humiliation que je n'oublierai jamais.

Il m'a fallu des mois pour me remettre de cet écrasement. Et je n'ai, jusqu'à aujourd'hui, simplement pas eu l'énergie pour écrire. Mais une fois de plus, l'hôpital a su m'aider, et me voilà au seuil d'une troisième année à vivre avec cet incurable compagnon qui m'habite.

Bientôt trois ans. En quoi ma vie a-t-elle changé? La plupart des effets secondaires m'ont été épargnés, sauf cette fatigue constante qui me laisse avec la moitié de l'énergie que ce que je me connaissais. Mais le plus souvent, je ne sens pas cette tumeur que je porte dans mon poumon gauche. Actuellement, elle ne croît ni ne diminue. La chimiothérapie l'oblige à demeurer passive. Je me suis parfois senti essoufflé, mais ça n'arrive plus. Je dois parfois me rappeler que je souffre d'un cancer puisqu'il se fait peu entendre. Et la fatigue, après tout, peut avoir plusieurs causes. Comme simplement vieillir, peut-être.

Le cancer sous toutes ses formes est une maladie horrible. Qu'il est possible de combattre. Dans mon cas, cela se fait avec l'aide du personnel de l'hôpital Sahlgrenska.

Il y a, bien sûr, des moments très sombres. Une noirceur faite d'inquiétude, de solitude, de peur. Des nuits où je me réveille, où des souffles glacés m'envahissent. Je sais que tous ceux qui souffrent de maladies graves savent de quoi je parle. Je sais aussi à quel point je dépends des gens qui m'entourent — ma famille, mes amis. Prétendre quoi que ce soit d'autre que cette dépendance serait de l'hypocrisie.

Vient, bien sûr, un jour où chacun de nous doit partir. Alors nous devons nous rappeler ces mots de Per Olov Enquist: «Un jour, nous devons mourir. Mais tous les autres jours, nous devons être vivants.»

Traduction du suédois de Kim Cornelissen Avec l'aimable autorisation de The Guardian

L'ultime ouvrage du père de l'inspecteur Wallander

DANIELLE LAURIN

«**I**l manque une fin à l'histoire. Elle est en marche», notait Henning Mankell quelques mois après avoir appris qu'il était atteint d'un cancer. Les traitements de chimiothérapie lui avaient alors accordé un répit. Le temps, pour l'écrivain suédois, de faire le point sur sa vie, ses convictions, ses engagements dans *Sable mouvant*.

Par un étrange concours de circonstances, j'ai commencé à lire ce livre alors que son auteur était vivant. J'en avais parcouru un peu plus de la moitié quand la mort d'Henning Mankell est survenue, le 5 octobre dernier.

Dans un premier temps, j'avais l'impression d'accompagner un écrivain que j'ai lu compulsivement pendant des années et qui se sait maintenant condamné. Car dans ce livre, Mankell nous ouvre la porte de son cheminement

intérieur en ce qui concerne la maladie et sa progression.

Sa réaction quand tombe le diagnostic du cancer du poumon avec métastase au cou: «*La vie a brutalement rétréci en un flétrissement accéléré. Mes pensées sont devenues rares. Un paysage désertique s'étendait en moi et recouvrait tout le reste.*»

Le chaos s'est emparé de lui. Peur panique d'être englouti dans le sable mouvant. «*Il m'a fallu dix jours, en dehors des rares heures de sommeil, pour vaincre la terreur qui menaçait de détruire en moi toute capacité de résistance.*»

Mais il n'a pas été aspiré. «*À la fin, j'ai pu ramper hors du trou et commencer à faire face. La solution de me coucher et d'attendre la mort n'était plus envisageable. Il existait des traitements. J'allais les suivre. Même si la guérison était impossible, je pouvais encore vivre longtemps.*»

S'est alors posée pour lui la question de la peur et du

courage. Quel lien entre les deux? «*Sans admettre sa peur, peut-on faire preuve de courage? Je ne le crois pas.*»

Son état d'esprit quand il entreprend, à 66 ans, les traitements, sans savoir s'ils seront efficaces: «*J'ai laissé derrière moi le sable mouvant et j'ai commencé à me construire un courage fondé sur le constat que je ne me débarrasserais jamais totalement de ma peur et que j'acceptais cet état de fait.*»

De fil en aiguille, il relate les différentes étapes de son combat contre le cancer. Avec cette peur de la mort, toujours là, qu'il creuse encore et encore. Justement. Mankell disparaît, que faire de cette peur? me suis-je demandé en reprenant ma lecture. Et je suis tombée sur cette phrase: «*J'ai peur de devoir rester mort longtemps.*»

Souvenirs marquants

Mais *Sable mouvant* est loin d'être seulement le compte-rendu implacable des jours

comptés d'un homme malade. C'est aussi une plongée dans l'enfance. Car devant l'absence de perspective, la mémoire prend le relais, constate l'auteur. «*J'ai mis du temps à comprendre qu'elle cherchait ainsi à m'aider, en dégageant une sorte de plateforme qui me permettrait de faire face à la catastrophe.*»

C'est au moyen d'instantanés qu'il tente de retrouver le garçon qu'il a été. Sans s'appesantir. Même quand il relate l'abandon maternel dont il a été victime tout petit, il passe vite. Quand il y revient plus loin, il précise: «*Être rejeté par sa mère, c'est sans doute ce qui peut arriver de pire à un enfant. Quelqu'un de moins coriace que moi aurait sûrement endossé la culpabilité de son départ, jugeant que, si sa mère était partie, cela voulait dire qu'il ne méritait pas mieux.*»

Il avait un an quand elle est partie, il en avait quinze quand il l'a revue pour la première fois. Dans un restaurant de Stockholm, il s'avance vers elle, mais elle lève les mains «*comme un bouclier*» et lui lance: «*Ne t'approche pas, je suis enrhumée.*»

Parlant de cette scène, l'auteur précise ensuite: «*Je ne l'oublierai jamais. Chaque fois que j'écris une pièce de théâtre ou un scénario de film, j'essaie de surpasser cette scène, cette réplique. Je doute d'y parvenir.*»

On suit aussi le parcours du jeune Mankell qui, à 16 ans, abandonne le lycée, quitte la maison paternelle et s'installe à Paris pour six mois, sans le sou, avec l'idée de devenir écrivain. «*Je ne suis pas devenu écrivain au cours des mois que j'ai passés à Paris, raconte-t-il. Ce n'était pas important.*»

L'important, c'était de faire le premier pas afin de devenir être humain doué de conscience.»

Cette conscience ne l'a plus quitté ensuite. Conscience de la pauvreté, des inégalités, qui se trouvera répercutée dans son œuvre, tout comme son engagement contre l'ostracisme, le racisme.

«*Ce qui me reste de ce séjour parisien, poursuit-il, c'est l'expérience réelle de se trouver tout en bas de l'échelle sociale. J'étais un travailleur au noir, mal vêtu, se baladant certains jours avec le ventre creux. Les gens détectent la pauvreté au premier coup d'œil. Sans doute parce que la peur de la contagion est très forte.*»

L'autre continent

Sa découverte de l'Afrique en 1972 sera déterminante. Il y retournera à plusieurs reprises. Puis il implantera un théâtre au Mozambique, où il vivra la moitié du temps, révolté par la pauvreté ambiante, la condition des femmes, le sort réservé aux personnes atteintes du sida. «*Durant tout le temps que j'ai passé en Afrique, j'ai vu cette lutte pour la survie qui ne connaît jamais un seul jour de trêve. Chaque soir, l'inquiétude renaît.*»

Parmi les moments décisifs dans sa vie: celui où il choisit, à 37 ans, de privilégier l'écriture. «*Écrire, décidai-je, c'était orienter ma lampe vers les recoins sombres et tenter d'éclairer de mon mieux ce que d'autres s'efforçaient d'occulter.*»

Quant à son héros récurrent, le mélancolique et de plus en plus dépressif Kurt Wallander, apparu dans *Meurtres sans visage* en 1991

(1994 pour la traduction française): «*Si j'ai écrit sur le crime, c'est parce qu'il éclaire de façon aiguë les tensions et les contradictions qui sont à la base de toute vie humaine.*»

Tout cela, Mankell le relate par petits bouts, sans suivre un ordre chronologique précis. Entre les différents épisodes de sa vie sont intercalées des considérations sur la marche du monde, passée et présente. L'auteur ne fait pas que regarder le bout de son nez, il se montre curieux des démarches artistiques, des découvertes scientifiques, des fouilles archéologiques et autres percées qui ont permis des avancées pour l'humanité.

Il se montre aussi inquiet quant à l'avenir de la planète. Il songe constamment aux futures générations, horrifié devant les déchets nucléaires dont on ne sait que faire.

Beaucoup plus qu'une autobiographie ou un bilan de vie, c'est un testament de société que nous a laissé Henning Mankell avec ce livre. Un testament, parsemé d'instant de grâce.

«*Je vis aujourd'hui dans l'espace accordé par ce répit*», notait l'auteur après avoir appris que ses traitements avaient produit l'effet escompté. Pour combien de temps?

«*Mais par-dessus tout, insistait-il, je vis dans l'attente de nouveaux instants de grâce.*»

Collaboratrice
Le Devoir

**SABLE MOUVANT
FRAGMENTS DE MA VIE**
Henning Mankell
Seuil
Paris, 2015, 368 pages

MICHEL TREMBLAY

La traversée du malheur

«[L'un] des plus beaux romans de Tremblay, fluide, drôle, tragique, aérien, fatal, courageux. [...] Traversé de moments de grâce, d'humour fou [...] et de recueillement, d'affection, bref, de moments de pure beauté.»

Marie-Christine Blais, *La Presse*

Société de développement des entreprises culturelles Québec

© V. Tony Hansen

1514 524-5558 lemeac@lemeac.com

L'Académie des lettres du Québec félicite

André Roy, lauréat du prix Alain-Grandbois pour son recueil *La très grande solitude de l'écrivain pragois Franz Kafka* (Les Herbes rouges)

Michaël La Chance, lauréat du prix Ringuet pour son roman *Épisodes* (La Peuplade)

ainsi que

Michel Lemay, lauréat du prix Victor-Barbeau pour son essai *Vortex: la vérité dans le tourbillon de l'information* (Québec Amérique).

feu qui dure

Conseil des arts et des lettres Québec

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL Montréal

LIVRES

Dire non, ou le théorème de Pasolini

40 ans plus tard, la vie après la mort du « poète civil » italien

CHRISTIAN
DESMEULES

C'était dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre 1975 sur une plage d'Ostie, tout près de Rome. Pier Paolo Pasolini, battu à mort avant d'être écrabouillé par les roues de son Alfa Romeo Giulia GT. Arrêté au volant de la voiture volée, un jeune prostitué de 17 ans, Giuseppe Pelosi (dit « Pino la grenouille »), était vite passé aux aveux. Mais à la sortie de prison du meurtrier en 2005, la chanson n'était plus la même, il plaquait cette fois son innocence, invoquant trois mystérieux complices et des menaces faites à sa famille.

40 ans après sa mort, saura-t-on jamais la vérité? Assassinat politique commandé ou homicide haineux circonstanciel? Lorsqu'on pense au climat de l'époque, à l'attentat de la piazza Fontana à Milan en 1969 ou à celui de la gare de Bologne en 1980, aux multiples menaces faites à Pasolini avant sa mort, la tentation est forte de valider tous les scénarios de paranoïa politique. Une thèse que le *Pasolini, massacre di un poeta* (Ponte alle Grazie) de la journaliste Simona Zecchi, récemment paru en Italie, semble d'ailleurs accréditer avec sérieux et méthode.

Écrivain polémiste, romancier et poète, acteur et cinéaste, metteur en scène, intellectuel engagé, Pasolini, né à Bologne en 1922, avait souligné avec acharnement et méthode la décadence de l'Italie. Marginal et solitaire au sein de l'establishment littéraire italien, véritable « poète civil », selon la formule de son ami Alberto Moravia, il avait donné voix dans ses romans et dans ses films au sous-prolétariat de la banlieue de Rome, avant de s'intéresser de plus en plus aux injustices du tiers-monde.

Que reste-t-il de Pasolini? Un exemple de liberté et d'engagement, teinté d'une foi politique dont le caractère marxiste pourra peut-être sembler aujourd'hui périmé. Mais les conditions de l'aliénation demeurent. Elles prennent simplement aujourd'hui d'autres formes: celles de la religion de la consommation, de la tyrannie du spectacle télévisuel, du bling-bling apathique.

Et si le terrifiant vide politique qu'entrevoit



Pier Paolo Pasolini avec les acteurs principaux d'*Il fiore delle mille e una notte*, Minnetto Davoli et Tessa Bouchet, au Festival de Cannes en 1974.

Pasolini avait pris toute son ampleur au cours des « années Berlusconi »?

Avant-garde italienne

C'est ce que semble suggérer Paolo di Paolo avec *Où étiez-vous tous*, son 2^e roman traduit en français. Son narrateur, un étudiant en histoire de 27 ans, représentant d'une génération qui a grandi en même temps qu'Harry Potter, reproche à son père, un enseignant qui vient de prendre sa retraite, de ne pas lui avoir transmis

d'héritage intellectuel. Sur fond de décomposition de leur petite cellule familiale, le roman de Paolo di Paolo revisite en vitesse les années de pouvoir de Berlusconi, qui semble avoir laissé derrière lui un champ de ruines et semé une immense lassitude politique chez beaucoup de jeunes, pour qui à présent « *L'Italie n'existe pas* ».

Il y fait ainsi une rapide radiographie de toutes les faillites contemporaines (intimes, morales ou politiques) de ces « années sans nom », de 1993 à 2013 — qui correspondent aux années pendant

lesquelles Silvio Berlusconi a été aux commandes. Aux commandes du pays et à la tête d'un empire immobilier, de journaux et de magazines, de maisons d'édition et de chaînes de télévision privées. Un politicien téflon, bonhomme Playmobil incroyable, qui a traîné pendant des années, accrochées à sa cheville, une ribambelle de casseroles et « *d'affaires* »: fraude fiscale, corruption, prostitution de mineure, abus de pouvoir.

L'Italie: une sorte de laboratoire social, terrain mouvant de toutes les expérimentations, artistiques ou politiques. Un pays où est d'ailleurs né le futurisme, la première des avant-gardes à naître en Europe au XX^e siècle, avec son exaltation de l'urbanité, des machines, de la vitesse, son flirt avec le fascisme. Un pays de sombre avant-garde où un écrivain comme Erri de Luca — heureusement acquitté le 19 octobre dernier — a pu être poursuivi devant les tribunaux pour « *incitation à la délinquance* » pour avoir prononcé un mot de trop.

Pasolini le répétait la veille de sa mort à la télévision française: il n'y a rien qui ne soit pas politique. En ce sens, le geste le plus politique est peut-être celui de dire non.

« *Le refus a toujours été un geste essentiel*, racontait-il quelques heures plus tard au cours de son ultime entretien, accordé cette fois à un journaliste italien. *Les saints, les ermites, mais aussi les intellectuels. Les rares à avoir fait l'histoire, c'est ceux qui ont dit non, pas les courtisans et les assistants des cardinaux.* »

Il y a mille manières de dire non: ce serait peut-être le théorème de Pasolini. Et la poésie, à ses yeux, fait partie de ces choses devenues rares que le « système » ne peut ni assimiler ni digérer.

Il ne disait pas autre chose dans *L'inédit de New York*, un court entretien de 1969 récemment réédité: « *On peut lire des milliers de fois le même livre de poésie, on ne le consomme pas. Le livre peut devenir un produit de consommation, l'édition aussi; la poésie, non.* »

L'INÉDIT DE NEW YORK

Pier Paolo Pasolini

Arléa

Paris, 2015, 104 pages

OÙ ÉTIEZ-VOUS TOUS

Paolo Di Paolo

Traduit de l'italien par Renaud Temperini

Belfond

Paris, 2015, 272 pages

LIBRAIRIE**GALERIE**

ACHAT À DOMICILE
514-914-2142



ESPACE LOCATIF
DISPONIBLE

Fonds universitaires:
• Littérature, Philosophie,
Sciences humaines
• Pléiade

Art québécois et international

Livres d'art et livres d'artiste

Livres anciens avant 1800

Automatistes, Éditions Erta,
Refus Global...

Bel espace chaleureux pour
artistes en arts visuels

• Consultez notre site web
pour les tarifs 2016

Salle disponible sans frais
pour lancement de livre ou
autre événement littéraire

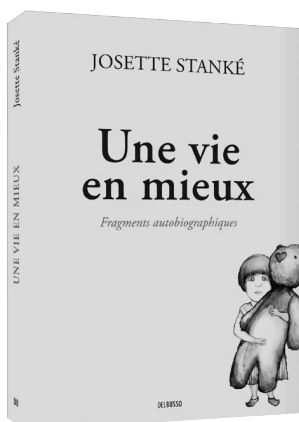
1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal
Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
www.bonheurdoccasion.com

JOSETTE STANKÉ



*Une ode à
la résilience!*

— Guy CORNEAU



Récit authentique d'une expérience
hors du commun, ce livre bouleverse
et ravit à la fois.



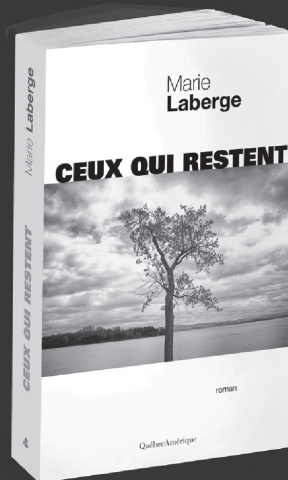
Josette Stanké, *Une vie en mieux*
En librairie • 24,95 \$



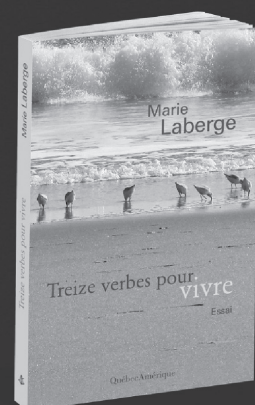
EN LIBRAIRIE
LE 26 OCTOBRE

MARIE LABERGE

Pour célébrer ses 40 ans de carrière,
Marie Laberge offre cette année
un roman d'une profonde humanité
et un essai intime.

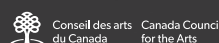


CEUX
QUI RESTENT



TREIZE VERBES
POUR VIVRE

QuébecAmérique
quebec-amerique.com



ESSAIS



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Qui est Justin Trudeau ?

LOUIS CORNELIER



L'élection de Justin Trudeau au poste de premier ministre du Canada constitue l'apogée de la politique-spectacle. On a comparé le nouvel élu aux John F. Kennedy et Barack Obama. Le couple qu'il forme avec Sophie Grégoire, ex-mannequin et ex-animatrice télé, a été qualifié de « princier ». Fils du plus célèbre ancien premier ministre du Canada et petit-fils de James Sinclair, ministre des Pêches dans le gouvernement de Louis Saint-Laurent, Justin Trudeau est aussi le fils d'une mère qui a eu des aventures avec Ronnie Wood, des Rolling Stones, Ted Kennedy, Ryan O'Neal et Jack Nicholson.

Le nouveau premier ministre, écrit la journaliste politique acadienne Huguette Young dans l'éclairante biographie qu'elle lui consacre, « est né célèbre ». « Même avant de voir le jour le 25 décembre 1971, ajoutez-elle, il défrayait la chronique. »

Qu'en est-il, cela étant, de ses idées, de sa substance intellectuelle ? « Qu'est-ce qui, dans votre CV, vous donne les qualifications nécessaires pour devenir le prochain premier ministre du

Canada ? » lui demandait le sorpifique député et ancien astronaute Marc Garneau, en 2013, lors de la course à la chefferie libérale. Bonne question, comme on dit. Même André Pratte, à ce moment, émettait des doutes quant à la capacité du fils Trudeau de diriger le pays. C'est dire.

Une bête sociale

« On peut difficilement parler de Trudeau père sans évoquer ses grandes capacités intellectuelles, ce que personne n'a jamais mis en doute, tant parmi ses adversaires que parmi ses admirateurs, écrit Young dans *Justin Trudeau : l'héritier*. Chez le fils, c'est plutôt l'intelligence émotionnelle qu'on remarque derrière son image de beau gars. Il est chaleureux et parle avec émotion. » Est-ce rassurant, suffisant ?

L'homme, de toute évidence, est plus « une bête sociale, comme sa mère Margaret, qui avait le sens de la fête et le contact facile », note Young, qu'une bête intellectuelle. Son parcours au collège Jean-de-Brébeuf, comme élève, ne fut pas particulièrement remarquable. Contrairement à son père, « il ne laissera guère de traces écrites de son passage, mentionne la journaliste. Aucune mention ou distinction, aucun texte marquant. » Un de ses anciens enseignants le décrit comme « une personne normale, avec une intelligence moyenne-

supérieure ». « Ce n'était pas un génie », précise-t-il.

Son parcours scolaire demeure néanmoins appréciable. Détenteur d'un baccalauréat en littérature anglaise, de l'Université McGill, et d'un baccalauréat en éducation, de l'Université de la Colombie-Britannique, Trudeau n'est pas un inculte, et on le dit doté d'une « mémoire phénoménale ». Plus encore, on peut même considérer ce profil scolaire à teneur culturelle comme un avantage.

Pour une fois qu'un de nos premiers ministres n'est pas un avocat, un économiste ou... un médecin, on ne s'en plaindra pas.

« Comme son père, écrit Young, Justin a des idées progressistes, mais on ne connaît pas ses convictions profondes sur une foule de sujets. » C'est probablement l'ex-premier ministre Brian Mulroney qui, en 2014, a le mieux résumé ce qui allait devenir le fameux plan de Trudeau. « Il a un programme, a déclaré Mulroney, et son programme, c'est qu'il n'est pas Stephen Harper. »

Promesses et inquiétudes

Admettons qu'il s'agit là d'un motif de jouissance, après dix ans de conservatisme étrié. Depuis son élection à la tête du Parti libéral du Canada (PLC) et non PLQ, comme l'écrit Young deux fois en avril 2013, Trudeau a fait bien des promesses qui sont musique aux oreilles des partisans d'une politique de centre gauche : annulation des mesures conservatrices de fractionnement du revenu et de hausse du plafond du CELI qui ne profitent qu'aux riches, baisse du taux d'imposition de la classe moyenne et hausse du taux des riches (revenus de plus de 200 000 \$), annulation de la réforme conservatrice de l'assurance-emploi et de la hausse de l'âge de l'admissibilité aux pensions de vieillesse, engagements à

rétablir le service postal avec facteurs, à légaliser l'usage de la marijuana et à renouer avec l'approche diplomatique canadienne, plutôt que belliqueuse, sur la scène internationale. S'il réalisait toutes ces promesses, Trudeau mériterait assurément des félicitations.

Les environnementalistes, toutefois, ont raison d'entretenir des craintes quant à ses convictions écologistes. Trudeau, en effet, a peut-être dit non au projet d'oléoduc Northern Gateway, en Colombie-Britannique, mais semble favorable à l'oléoduc Énergie Est, qui traversera dangereusement le Québec.

Les Québécois nationalistes, surtout, ne doivent pas se faire d'illusions. Fils de son père, Trudeau, grand défenseur de la loi sur la clarté, déclarait en 2006 que le concept de nation québécoise était « une idée du XIX^e siècle » et réitérait en 2007 son opposition à la reconnaissance du Québec comme société distincte dans la Constitution.

Même s'il lui arrive de dire, à l'occasion, que le PLC doit être « le porte-étendard du fait français en Amérique », Trudeau, en 2013, se prononçait une fois de plus contre le renforcement de la Charte de la langue française. Sans fermer la porte à des discussions constitutionnelles — « ces vieux débats », dit-il —, le politicien précise qu'il n'entreprendra rien en ce sens sans demande formelle du premier ministre du Québec, et si cela risque de « créer des divisions ». En français, ça veut dire jamais.

C'est donc pour un Québec canadien qu'une majorité de Québécois a voté le 19 octobre 2015. Il faut le savoir.

louisco@sympatico.ca

JUSTIN TRUDEAU :

L'HÉRITIER

Huguette Young

VLB

Montréal, 2015, 248 pages

CRITIQUE

La novlangue de la médiocratie

Alain Deneault voit dans l'université le temple actuel des médiocres

MICHEL LAPIERRE

Il semble trop facile pour un intellectuel de haut vol de mépriser le pouvoir universel des médiocres. Pourtant, dans son essai *La médiocratie*, Alain Deneault, philosophe et politologue, précise que ce pouvoir « ne souffre ni les incapables ni les incompetents ». La médiocratie doit donner l'illusion qu'elle est progrès, génie et espoir par l'apparence d'une pensée forte, la ruse des mots creux, la magie de la nouveauté, l'acrobatie de la suffisance.

Lorsqu'il s'en prenait à l'exploitation minière ou aux paradis fiscaux, Deneault avait l'avantage de viser des cibles beaucoup plus concrètes. En s'attaquant à l'« expert » en qui il voit « aujourd'hui la majorité des universitaires » et « la figure centrale de la médiocratie », l'intellectuel québécois qui enseigne lui-même à l'université risquait de tomber dans le piège des généralités et de l'arrogance. Il l'évite en insistant sur les liens tangibles que le haut savoir entretient avec le monde des affaires.

Il rappelle que Guy Breton, recteur de l'Université de Montréal, a évoqué en 2011, de manière détournée, l'effacement de la pensée critique devant les puissants par une formule provocante : « Les cerveaux doivent correspondre aux besoins des entreprises. » Avec pertinence et humour, Deneault signale que le virage insidieux de l'enseignement supérieur, voire de l'intelligentsia presque entière, se traduit par l'adoption, comme si de rien n'était, d'une novlangue.

Ainsi, explique-t-il, les « révoltes politiques » deviennent une « résilience », les « classes », des « catégories sociales », l'expression « justice fiscale » ne passe pas parce qu'on la juge « trop politique ». Les exemples sont aussi incisifs qu'éclairants, mais des termes, trop à l'emporte-pièce, auxquels il fait référence pour combattre cette édulcoration, ceux d'Alexandre Afonso, enseignant européen,

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR
Alain Deneault

charment sans convaincre : « L'université fait penser au narcotraffic en bande organisée. »

Les dissidents

D'ailleurs, l'essai de Deneault, conçu, comme l'auteur lui-même le révèle, à partir de pas moins de 44 chroniques et articles, manque d'unité, donc, malheureusement, de force. Malgré cela et ses références trop livresques, il n'est pas sans rappeler par sa fougue la critique acerbe de l'université que firent de grands esprits dissidents, comme Jacques Ferron dans *Historiettes*, avec une fine ironie, et Thomas Bernhard dans *Maîtres anciens*, avec une violence lumineuse.

Deneault n'a pas tort de penser que la frénésie informatisée des marchés financiers reflète une économie déshumanisée, que le mécénat et l'aide étatique instrumentalisent l'art, qu'il s'agit, dans les deux cas, de méfaits de la médiocratie. Mais il devient combien plus pratique, plus imaginaire, plus charnel lorsqu'il voit dans la génération qui cherchera « à ébranler et subvertir les fondements d'institutions médiocrates » celle d'Occupy Wall Street et de notre Printemps érable.

Collaborateur
Le Devoir

LA MÉDIOCRATIE

Alain Deneault

Lux

Montréal, 2015, 224 pages

« On reste avec deux images en tête, celle d'un homme séduisant, énergique, débordant de charisme, sensible ; mais aussi celle d'un homme impulsif, erratique [sic] dans ses commentaires, qui manque de contenu. Un homme ambitieux, mais pas rassurant. »

— Extrait de *Justin Trudeau : l'héritier*



LA PASSION ET L'INTELLIGENCE D'UNE GRANDE RÉALISATRICE

La collection « Lettres à un jeune... » : Les secrets d'un métier, le feu sacré d'une profession

v.l.b. éditeur
Une société de Québecor Média

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

Objets trouvés dans la mémoire

« [L'auteur] nous donne à lire plus d'une centaine de courts textes, qui sont autant de parcours d'une vie normale qui défile au gré des saisons, avec ses repères, ses inquiétudes, ses rêves brisés. Cette "normalité" réussit à nous éblouir, par la force des mots. [...] Lire Beauchemin, c'est aller à la rencontre de la sagesse tranquille. »

Jacques Lanctôt, *Le Journal de Montréal*

LEMÉAC

Société de développement des entreprises culturelles

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Québec